
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 22/2 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.2.59390

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

de différences historiographiques sensibles, même si des historiens français ont apporté une contribution notable à la connaissance du passé des villes allemandes. L'insistance porte davantage ici sur l'urbanisation entendue comme un élément d'une modernisation générale débouchant sur une uniformisation au XIX^e siècle. Il y est plus question de concentration d'activités et de fonctions que de démographie et de familles. C'est ce qui explique la volonté de dégager une typologie des villes à partir de monographies soignées qui présentent des sociétés urbaines très variées.

Deux grands thèmes ont particulièrement retenu l'attention des historiens allemands: les villes et l'Etat ainsi que les villes, l'Eglise et la religion. Là encore, il est possible, grâce à l'exposé précis d'Heinz Schilling de comprendre des approches assez différentes des françaises peu enclines à aborder de telles questions dans un cadre urbain. Il est vrai qu'il s'agirait plutôt ici de la formation des Etats, marquée par les deux vagues de Réformation et le phénomène de »confessionnalisation«, le développement de bureaucraties et des tentatives mercantilistes. La manière dont les sociétés urbaines, des villes d'Empire comme des autres, prennent part à ce phénomène ou le subissent, la question, essentielle et désormais mieux vue en France, de la police et du gouvernement urbain, avec l'apport spécifique de la problématique de la »Sozialdisziplinierung« sont largement évoquées. La culture politique des élites urbaines et son évolution, thème cher à l'auteur, fait aussi l'objet de pages très commodes pour comprendre la place des différents types de villes et leurs aspirations dans l'Empire, surtout dans les années décisives 1450–1550. Les questions proprement religieuses sont présentées avec soin et détail. On ne peut que recommander la lecture de ce chapitre à qui voudra se renseigner sur les aspects urbains de l'historiographie des Réformations. Les initiatives des gouvernements urbains, les aspirations du reste de la population sont énoncées avec nuances à partir de l'apport d'interrogations historiographiques liées à des problématiques très diverses. Sur des phénomènes discutés et étudiés sous l'angle de la sociologie religieuse, tels que la »confessionnalisation«, la frontière et la coexistence, la présence plus ou moins reconnue de minorités, le lecteur trouvera une précieuse information historiographique. Il pourra constater, notamment grâce aux travaux de Gérard Chaix, le renouvellement en cours des connaissances sur des cités restées catholiques. Mais là ne s'arrête pas l'intérêt de cet ouvrage aux dimensions pourtant modestes. L'auteur y exprime des souhaits propres à orienter l'activité des chercheurs en indiquant l'utilité de comparaisons multipliées entre des monographies abondantes, comme d'études plus nombreuses sur la fin du XVI^e siècle.

Une bibliographie thématique fournie, des index (nominum, locorum, rerum) permettent de faciliter l'usage de cet ouvrage et d'en prolonger la lecture.

Olivier CHALINE, Paris

Karlheinz STIERLE, *Der Mythos von Paris. Zeichen und Bewußtsein der Stadt*, München/Wien (Carl Hanser Verlag) 1993, 987 p.

Les grandes cités sont des réseaux de signes, et à ce titre elles doivent être lues, déchiffrées comme des livres, sans même que leur assimilation au statut de livre soit véritablement une métaphore. Elles ont la capacité de sémiotiser tous les phénomènes. Pris dans l'instant, ce travail de transmutation des phénomènes en signes, opéré par la ville, constitue un état de conscience, mais d'une conscience éclatée, parcellisée. Le discours sur la ville, en fait le discours que la ville tient sur elle-même, donne à ces états de conscience une cohérence. Il constitue le lieu où la sémiotique de la ville devient véritablement réflexive, le lieu où la ville prend conscience d'elle-même. Tel est l'arrière-plan à la fois sémiologique et phénoménologique à partir duquel Karlheinz Stierle, dans un travail qui constitue un ensemble quasiexhaustif d'analyses consacrées à la littérature sur Paris, aborde le mythe de la ville. Les diverses formes de réflexion discursive de la ville ne se juxtaposent pas mais s'enchaînent. Le

mythe de Paris n'est pas ponctuel mais constitue, de Rousseau à Baudelaire, un déploiement dans le temps, une logique réflexive que l'auteur, disposant d'une très grande familiarité avec les textes, s'attache à dégager. Certes l'entreprise évoque d'emblée le »Paris, capitale du XIX^e siècle«, de Walter Benjamin, et des notions comme celle de »Jetzt-Zeit«, d'instant réflexif, sont empruntées au complexe du Baudelaire ou du »Passagenwerk«. Mais d'une part la volonté de déchiffrement des réseaux de signes nous renvoie aussi aux travaux de Barthes qui constitue une référence méthodologique importante, et surtout l'effort pour comprendre les transitions d'un mode auto-perception de la ville à l'autre fait de ce travail une recherche proprement historique. Le mythe de la ville a une profondeur chronologique qui appelle l'intervention de l'historien; c'est lui qui rétablira la continuité entre les divers états de conscience attestés par les œuvres littéraires.

Pour K. S. l'antiquité n'a pas su trouver la langue pour exprimer la spécificité du contexte de vie urbain, et si La Bruyère peut être considéré comme le premier écrivain à avoir découvert la lisibilité de la ville, il faut attendre Montesquieu pour que Paris soit perçu comme un laboratoire de formes de rationalité: »Montesquieus Lettres persanes sind in der Geschichte der sich zu Bewußtsein bringenden Stadt ein weit vorauseilender Vorgriff« (p. 85). Une présence subtile et pour ainsi dire latente de la ville se manifeste dans les »Rêveries« de Rousseau. Mais ce n'est encore que le début d'une évolution. En effet si la ville dévoile, aux yeux de Rousseau, les contradictions et les ambiguïtés de la culture, ces contradictions s'incarnent dans la figure du »Neveu de Rameau« de Diderot mais ne sont thématiques comme un objet d'observation détaillée que dans le »Tableau de Paris« de Sébastien Mercier. Cet ouvrage dont une édition critique (sous la direction de Jean-Claude Bonnet) vient récemment de rappeler l'importance centrale pour toute histoire culturelle de Paris constitue l'étalon auquel K. S. tend en permanence à mesurer les discours sur la ville. Avec le texte fractionné de Mercier, qui décrit Paris comme le lieu, l'origine et la manifestation de l'instant, de la »Jetzt-Zeit«, la conscience de la ville n'est toutefois encore qu'une conscience de l'impossibilité d'une saisie globale, une totalité dynamique, un système ouvert n'autorisant que des accès partiels. Mais ce type de conscience peut-il réellement être dépassé? Il ne l'est pas en tout cas par les »Nuits de Paris« de Rétif pour qui la ville ne sert que de décor à des scènes nocturnes. Il ne l'est pas non plus par Etienne Jouy et son »Hermite de la Chaussée d'Antin« qui subsume la peinture des détails sous des considérations générales et ne peut ainsi rendre compte de la complexité des expériences.

Au début du XIX^e siècle la découverte du Paris souterrain, comme dans les descriptions des catacombes de Paris de Héricart de Thiery, engage la constitution du mythe sur des voies nouvelles, mais il faut attendre la monarchie de Juillet pour que la ville acquière une pleine lisibilité. Il faut aussi que s'affirme la personnalité de ce lecteur privilégié qu'est le flâneur: »Nur der Flaneur tritt so aus dem Leben der Stadt heraus, daß es ihm zum Anblick werden kann, und nur der Flaneur lernt, den Anblick als flüchtigen Ausschnitt in der Dialektik von Anwesenheit und Abwesenheit zu entziffern« (p. 216). C'est chez Balzac que la lisibilité de la ville, en l'occurrence le bal de l'opéra, est mise pour la première fois au centre d'une œuvre de fiction. Mais le nouvel esprit de la ville et ses incertitudes se trouvent aussi résumés dans le livre d'Auguste Bazin »L'époque sans nom. Esquisses de Paris 1830-1833«. Ils se trouvent exprimés dans les caricatures de Daumier, Gavarni, Grandville, Cham qui répondent, comme le »Livre des Cent-et-Un«, au souci de montrer la ville dans la diversité inépuisable de ses aspects.

A propos de la ville sous la monarchie de Juillet, K. S. doit faire intervenir le discours spécifique des émigrés allemands, Eduard Kolloff, Ludwig Börne et surtout Heine. Leur situation de proximité et de distance combinées, l'usage qu'ils peuvent faire de clefs étrangères (chez Heine une combinaison de phénoménologie hégélienne et de théorie romantique des signes) leur donnent une perspective irremplaçable. On s'étonne presque que K. S. n'insiste pas davantage sur cette spécificité qui le concerne au premier chef. Si le flâneur qui aide la ville

à prendre conscience d'elle-même est bien français, la description de ce jeu réflexif entre le flâneur et la ville est quant à elle un phénomène de l'histoire culturelle allemande de Heine à Benjamin. Tout se passe comme si la lisibilité de la ville ne pouvait être théorisée, à un niveau de réflexivité supérieur à celui de la simple conscience de soi, que sous un regard étranger, plus particulièrement allemand, venu s'abîmer dans la contemplation de cette conscience urbaine.

A partir de Balzac se dégagent dans la ville, par une dynamique de différenciation, des zones de signes. Le monde élégant est pour lui un réseau sémiotique particulier dans la sémiotique générale de la ville, que la «Comédie humaine», nourrie des esquisses préparatoires que furent les «Etudes de mœurs», voudra pourtant embrasser dans sa cohérence globale. Avec Balzac la description des tableaux de Paris prend la forme d'un drame de Paris: »Der fait divers ist die Poesie der modernen Großstadt, ihr Ort die Zeitung, nicht mehr die Literatur. Hier finden sich die Dramen, die die Stadt selbst schreibt« (p. 428). Mais le drame balzacien conduit au-delà de l'expérience de la ville à une sorte de fantasmagorie qui évoque l'ivresse.

Hugo sacrifie lui aussi à la tendance au drame en écrivant «Notre-Dame de Paris» et «Les Misérables», deux textes qui trahissent en fait deux approches très différentes du mythe parisien. Dans «Notre-Dame de Paris» s'opère un changement de paradigme qui attribue à l'architecture urbaine la valeur de réservoir de signes à partir duquel peuvent être décryptées les manifestations de la vie sociale. Cette place structurelle de la ville dans le roman n'a rien à voir avec sa réduction à la simple fonction de décor comme dans «Les Mystères de Paris» d'Eugène Sue ou dans «Les drames de Paris» de Ponson du Terrail. Dans «Les Misérables» la ville a perdu son centre architectural qu'était la cathédrale, l'identité de la ville ne peut plus se concrétiser dans une réalité architecturale. Paris se décentre et nombre de scènes se déroulent dans les faubourgs. Avec «Les Misérables» le roman lui-même nourrit l'intention de jouer le rôle qui était dévolu à la cathédrale Notre-Dame avant l'invention de l'imprimerie.

Avec ses esquisses de voyage publiées dans les pages littéraires des journaux, Nerval élargit l'espace des représentations du lecteur parisien, universalise la ville. Le parcours à travers Paris tend à devenir une errance à travers une pluralité de mondes étrangers qui ne communiquent pas entre eux: »Nervals Stadterfahrung steht im Zeichen der »pérégrinations«. Während die Flanerie sich im vertrauten Gebiet bewegt und immer nur mit der Überraschung im prinzipiell Vertrauten rechnet, heißt pérégrination die Reise ins Fremde und Unvertraute« (p. 686). La grande ville devient désormais un lieu de perdition pour les existences singulières, un vertige qui s'exprime souvent par le rire, la caricature, la dérision. C'est Baudelaire qui le premier, violant les conventions classiques, s'avise de faire de la caricature la base d'une esthétique de la modernité: la langue poétique entre en compétition avec les arts graphiques, cherche à appréhender l'instantané d'une lithographie, comme celles des grands caricaturistes ou encore comme les tristes paysages urbains de Méryon. Baudelaire voit la ville avec le regard d'un lecteur qui en recherche les strates multiples, comme dans un palimpseste. La ville fait remonter à la conscience du lecteur de signes des réminiscences de lectures passées. Ces affleurements n'ont rien de rassurant, au contraire, le poème baudelairien est parcouru de chocs, il exprime la perte brutale d'une réalité, l'irruption d'une étrangeté qui, comme dans le poème »A une passante« attire de façon presque douloureuse l'attention d'observateur. Mais l'expérience baudelairienne de la ville se caractérise aussi et surtout, selon un concept emprunté par K. S. à Benjamin, par l'emploi de l'allégorie qui dans l'instant imprime au flux du devenir, au mouvement des passants, la marque de l'intemporel. L'expérience baudelairienne de Paris est mélancolique, c'est-à-dire qu'elle tend à rompre les cohérences précédemment établies pour mettre en évidence l'individuel, la discontinuité, la particularité. Ce-faisant la ville acquiert une nouvelle lisibilité: »Der Gestaltlosigkeit der Trauer, die das Ich der großen Stadt überfällt, wenn es in der in sich dringenden Betrachtung gleichsam auf das metaphysische Urgestein der condition humaine trifft, eine Gestalt abzurufen, ist eben jener heroische Akt der Selbstbehauptung, in dem der Dichter seine Form des Héroïsme de la vie moderne findet« (p. 883). En écrivant «Le spleen de Paris» Baudelaire rend hommage à Rousseau mais

propose aussi une résurrection, et une rénovation profonde, du genre des tableaux de Paris. De la sorte s'achève avec lui ce qui se dessinait depuis la fin du XVIII^e siècle: dans une ville devenue sujet de son propre mythe s'est élaborée une langue capable d'exprimer la conscience de la ville.

K. S. s'est tracé une perspective si vaste que les innombrables matériaux utilisés tendent parfois à déborder les concepts qui leur servent de cadre (lisibilité, conscience de soi de la ville etc.). Ce débordement virtuel est d'autant plus naturel que l'auteur tend naturellement à proposer une interprétation globale d'écrivains aussi divers que Balzac, Hugo ou Baudelaire qui exercent sur lui et sur son habileté herméneutique leur propre attraction. Inversement l'historien de la culture se demandera pourquoi Delacroix ou Offenbach, les travaux d'Haussmann et l'exposition de 1855 ne font pas partie d'un processus de prise de conscience de la ville par elle-même. Il se demandera pourquoi le mythe de Paris a une structure téléologique et s'arrêtant avec Baudelaire exclut Zola. Enfin l'histoire sociale objectera que le discours sur la ville comme auto-réflexion d'un réseau de signes ne s'épuise pas dans la littérature noble ou triviale: la presse, les archives judiciaires, les premières tentatives d'approche scientifique de la démographie parisienne sont autant de textes qui décryptent les signes parisiens.

En s'arrêtant à ces objections, on méconnaîtrait toutefois la spécificité d'un ouvrage qui sur la base d'une connaissance exhaustive de la littérature consacrée à Paris durant le siècle où plus que Londres la capitale de la France a incarné le phénomène de la grande ville, réussit à construire une phénoménologie de l'imaginaire parisien et à montrer la nécessité de son déploiement et de ses diverses phases. K. S. a su révéler par quelle alchimie durant un siècle le signe urbain devenait langage. En proposant de laisser la ville, comme réseau de signes, s'auto-interpréter, il fonde même un nouveau genre de critique ou d'histoire culturelle. C'est à ce titre que son livre devrait constituer une découverte non seulement pour l'historien des formes littéraires mais encore pour l'historien de la vie intellectuelle.

Michel ESPAGNE, Paris

Jochen HOOCK, Pierre JEANNIN, *Ars Mercatoria. Manuels à l'usage des marchands 1470–1820. Une bibliographie analytique. Tome II. 1600–1700*, Paderborn/Vienne/Munich/Zürich (Fernand Schöningh) 1993, XXVI – 772 p., 51 illustrations, en général des frontispices.

Le premier plaisir est, évidemment, de disposer si peu de temps après le volume initial (deux ans) de sa suite, du XVII^e siècle après le XVI^e (élargi). Félicitons-en tous les artisans des éditeurs (au sens anglais du terme) aux fondations qui ont aidé à la recherche (Volkswagen), aux établissements qui ont ouvert leurs bibliothèques (la Compagnie d'Assurances AMEV à Utrecht et à la Librairie Fernand Schöningh qui a eu la très lourde tâche d'assurer l'exécution matérielle).

La présentation n'a pas été modifiée. On trouvera donc tous les auteurs de manuels classés par ordre alphabétique avec des numéros d'identification; des index multiples facilitant le repérage soit sur les imprimeurs, soit sur les catégories précieuses pour suivre l'évolution de la production soit en masse, soit dans sa localisation; les deux annexes sur le droit maritime et sur les écrits monétaires. On pourra donc s'aventurer sans crainte sur la surface émergée (la pellicule des titres) d'un océan de papier dont l'épaisseur se mesurera au nombre des ouvrages recensés: 3685 contre 1693, précédemment.

Le travail s'est heurté à des difficultés déjà répertoriées: exhaustivité, qualification des livres, extension à donner au catalogue ... La langue a été à plusieurs reprises un caractère discriminatoire de rejet: le grec, le hongrois, le yiddish couplée avec les impératifs typographiques. Les éditeurs n'y pouvaient rien mais on devine qu'il y a là un gisement qui demandera à être exploré: ce que nous ont révélé Michel Aghassian et Keram Kevonian, dans un récent symposium (Paris, 1990) sur les marchands arméniens en est une preuve. L'abondance des